À quoi ça sert, une école de cinéma?

Autor(en): **Maire, Frédéric**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2001)**

Heft 17

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932782

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A quoi ça sert, une école de cinéma?

Par Frédéric Maire

En général, la première réponse à cette question est la suivante: le talent, ça ne s'apprend pas! Alors à quoi bon se farcir quatre ans d'études supérieures pour devenir un cinéaste médiocre… Pier Paolo Pasolini ou John Cassavetes, réalisateurs de qualité s'il en est, *ont toujours défendu haut et fort* leur absence d'éducation cinématographique. Leurs classes, ils les ont faites sur le tas, par l'expérience, confrontant leur propre génie (de la narration, de l'expérimentation, de l'émotion, du jeu) à la réalité d'un outil (le cinéma), à ses contraintes techniques (caméra, pellicule, lumières, micros) et humaines (les acteurs, les collaborateurs). Sur le plateau, il y aura toujours un technicien averti pour signaler au cinéaste en herbe qu'il est en train de mettre en scène un parfait faux raccord.

Souvenons-nous enfin que plus près de chez nous, un pan entier du cinéma suisse n'a pas eu besoin d'école pour apprendre à filmer! Alors pourquoi diable aujourd'hui faudrait-il se mettre à apprendre le cinéma pour savoir en faire?

Do it yourself

Ce discours désabusé sur les écoles de cinéma, combien de fois ne l'a-t-on entendu – surtout en Suisse d'ailleurs – alors que naissaient les Esav (Genève), Davi (Lausanne) ou Hgkz (Zurich). Ces propos réducteurs révèlent une méconnaissance profonde du rôle, de la fonction et de l'utilité des structures de formation. Rappelons tout d'abord qu'en Suisse, les écoles de cinéma ont pour la plupart été voulues par des cinéastes – et non des moindres – qui ont ressenti le besoin d'offrir une telle opportunité à la relève. Ce besoin est assez facile à comprendre. Etre autodidacte, *c'est schématiquement* fréquenter une école dont les professeurs sont partout et nulle part, où chaque information *est le résultat d'une véritable quête*, où le tâtonnement, les incertitudes, les questionnements sont intrinsèquement liés à l'apprentissage.

Choisir cette voie solitaire constituait, il y a encore vingt ans, le passage presque obligé de tout professionnel de ce pays, à moins d'aller se former à l'étranger, à Paris, Bruxelles, Rome ou Munich. C'est un chemin semé d'embûches, de doutes, *d'erreurs*; c'est surtout un vrai «travail», un sale boulot plus crevant qu'un autre dans la mesure où il faut gagner de haute lutte chaque étape de la formation.

Les bouquins spécialisés vraiment utiles étant rares et les places de stage – à peine ou non rémunérées – encore plus, le meilleur système pour apprendre à faire du cinéma consistait à réaliser des films. Et donc, à partir d'une (bonne) idée de sujet, dans l'ordre: emprunter la caméra super 8 de papa (ou la Bolex 16 du grand-oncle), racler les fonds de tiroirs, tourner en pellicule inversible quelques images désespérantes – floues, mal exposées, bancales, tremblées – sans compter la terrible découverte du montage aux ciseaux et à la colle ou *des difficultés de la synchronisation* des dialogues… Imaginez-vous simplement en train de monter un meuble Ikea sans vis et sans mode d'emploi!

Grâce à l'école, tout ce temps (en partie) perdu à chercher des réponses simples est aujourd'hui retrouvé. Il ne s'agit cependant pas d'offrir aux étudiants un cocon maternel et un enseignement en *kit*. Voulues par des cinéastes, les écoles se basent toutes peu ou prou sur l'expérience et procurent aux élèves les outils théoriques et techniques nécessaires à foncer. Fonctionnant souvent sur le partage du savoir, à la manière des ateliers d'artistes, ces espaces de création ne ressemblent en rien à des dortoirs pédagogiques où la théorie peine à l'emporter sur les bâillements.

Le talent, le génie et la grâce ne se commandent certainement pas. Mais à l'heure où le domaine de l'audiovisuel ne cesse de s'élargir et que s'estompent les frontières professionnelles, il est essentiel d'offrir aux jeunes la possibilité d'acquérir efficacement la maîtrise d'outils toujours plus complexes. A l'heure des images numériques, tout cinéaste doit aussi pouvoir manier les instruments virtuels.

A la manière d'un site web, l'école fournit un menu déroulant: c'est à l'élève, ensuite, de savoir dans quel secteur il souhaite se diriger, de l'infographie au montage en passant par l'écriture, la production ou la mise en scène. Car ces écoles n'ont pas seulement favorisé l'éclosion de nouveaux cinéastes de *talent*. Elles ont aussi donné naissance à d'excellents techniciens – monteurs, ingénieurs du son, scriptes, opérateurs et autres – qui composent aujourd'hui l'essentiel des équipes des films. ■